



1^{er} chapitre de « D'un point de vue administratif »
 de Francis Mizio, éditions Baleine/La Martinière, mars 2008.
<http://dunpointdevueadministratif.blogspot.com>

(1)
 Note sur les touillettes

1.0 - Tandis que ce qui m'est vendu comme étant du café coule comme une diarrhée dans un gobelet, je déchiffre un mot punaisé sur le tableau en liège près du distributeur. Entre les annonces des activités du comité des œuvres sociales (développement de photos à prix réduits, cours de calligraphie, carte de réduction pour acheter des buffets bretons ou des nains de jardins, cours de massages avec émaux et langage des cristaux + option initiation à la syntonisation personnelle et aux vibrations cosmiques, « réveillez le clown en vous »,...

enfin ce genre de choses pour lesquelles on s'est battu et on a créé les comités d'entreprise à la Libération), se trouve punaisée une feuille de bloc : « *Recherche roman oublié dans les toilettes du 3^e étage. Contactez le bureau 456 (coordination des groupes de travail et des groupes miroirs sur les dossiers de spécification fonctionnelle) ou appelez Kiki au poste 4570* ».

Perplexe, je me demande comment peut survenir un tel désagrément. Au pire on s'endort en lisant et en lâchant le livre, on se réveille en sursaut, réalisant que ça fait un moment qu'on est planqué sur le trône... mais oublier son roman ? Il faut vraiment être dans le coma ou un piètre lecteur dilettante. Pour ma part, j'aurais plutôt tendance à continuer de dévorer l'ouvrage de retour à mon bureau. A moins que la personne ne dispose de deux romans ? : un pour son poste de travail et un caché dans les toilettes afin de ne pas se faire remarquer dans les couloirs en lisant, ou ne pas risquer de percuter un chef sur le chemin des lavabos, en avançant absorbé par la lecture ? Mais non, dans cette seconde hypothèse cas il n'y aurait pas marqué « *oublié* ». Franchement les gens ne sont pas organisés. Ce qui ne m'étonne guère ici, remarquez.

1.1 - Je plonge le nez dans mon gobelet de café lavasse. Bien sûr, je n'ai pas eu de touillette. Le sort s'acharne sur moi, comme d'habitude. Encore cette foutue conjuration pour me rendre la vie impossible. Je cherche des yeux un endroit où on aurait pu mettre à disposition un gobelet de touillettes.

Rien.

Un papier scotché sur l'appareil claironne : « *En période estivale, vous êtes priés de faire l'appoint* ». Toutefois, aucune indication sur l'attitude à adopter en l'absence de touillettes. Il n'y a même pas de conditions de vente affichée, de clause de garantie du vendeur, de numéro à appeler pour se plaindre ou consulter un conseiller qui m'aurait aidé à affronter cette embûche moyennant un scandaleux prix de l'unité téléphonique. Pas de *hot-line touillettes*. Démerde-toi consommateur avec ton problème, ce monde est une jungle payante et tu n'as qu'à prendre la carte PREMIUM si tu veux un

service complet et de qualité. Un abonnement touillettes, une rente touillettes à vie. Un privilège.

1.2 - Un collègue me passe sous le nez, sans s'apercevoir de l'abîme de désarroi dans lequel je chute. Il glisse une pièce dans l'appareil. Je lorgne d'un œil torve comme j'ai appris à le faire depuis mon embauche. Il a commandé la même chose que moi : numéro 25, « *expresso long sucré* ». Le monstre crache son jus, déglutit, glinguelite-glinguelate.

Le collègue a eu une touillette.

Pas moi.

Lui, *si.*

Ca fait peur.

Il empoche les pièces rendues par l'appareil – si ça se trouve cet enfoiré a même récupéré trop de monnaie. Il se tourne enfin vers moi et moulinant son insolente touillette dans son gobelet m'observe en souriant, vaguement stressé.

Il soupire en grommelant :

« Zut, regarde, j'ai une touillette pour une fois, mais au lieu d'un café, c'est un potage à la tomate...

- Une touillette ? T'as le gobelet bordé de nouilles, toi. Veinard. »

Il entreprends de se servir de son bâtonnet en plastique avec l'énergie du satisfait. C'est sa richesse. Après tout comme l'expresso a parfois le goût de tomate et l'inverse et réciproquement, hein, autant n'attendre de la part du distributeur que la touillette. Parfois je me demande si un gobelet vide et une touillette seuls ne suffiraient pas à mon bonheur. J'y verserais de l'eau des lavabos, que je mélangerais pour chasser l'odeur de chlore ; odeur qui a le mérite d'être éloignée de celle de la tomate. Et ça reviendrait même moins cher.

1.3 - « T'as vu hier soir à la télé ? Cette affaire qui a éclaté ? », me fait-il.

Je tiens le mien gobelet droit devant moi en essayant d'imaginer un éclatement. *Splash*. Une *affaire* qui *éclate* comme un gobelet de café qui chute. Les murs maculés. Les

gens sont éclaboussés, et *merde ma chemise blanche*, tout le monde est mouillé, il y a des coulures et des bavures, c'est dégueulasse, vraiment, *y' en a partout, putain vous avez vu comme ça s'est répandu ?*

C'est *comme ça* une affaire qui éclate ?

Oh la belle affaire qui éclate ! Quelle affaire !

« Quelle affaire ? »

Je n'en ai strictement rien à faire – affaire, hahaha - une affaire de plus ou de moins, hein... Quelle importance aujourd'hui ?

Une affaire ? On s'en fiche des affaires !

Nos insignifiantes existences sont décidées, dessinées, décrites, prédites et écrites par tant de gens plus puissants que nous, que s'intéresser aux actualités n'a absolument plus aucun sens... Et c'est d'ailleurs bien pourquoi on nous ressasse que nous sommes formidables, qu'on nous interroge longuement à coups de questionnaires ineptes, d'interviews idiotes et de micro trottoirs imbéciles sur nos petites vies, petites manies, petites pensées afin que nous ne prenions pas conscience de notre insignifiance de marionnettes. Notre réalité est une fiction qu'un groupe de types et de nanas, possesseurs du monde et actionneurs de tous les leviers, a décidé de nous infliger dans des buts obscurs et, cette réalité de verroterie, nous la subissons comme des poires, de bon cœur, *hyper positifs*, et nous avançons en espérant que ces Grands Conjurateurs ne vont pas trop nous amocher lors du dénouement, dans le scénario du vaste jeu de rôles avec lequel ils se distraient... Si tout va si vite, si on muséographie tout illico, c'est bien parce que l'actualité est un présent aussitôt passé, et c'est bien normal ; c'est bien la preuve que tout a été écrit par avance. Comme disait un type un jour : « notre passé est abominable, notre présent est affreux... heureusement qu'on n'a pas d'avenir ! » Nous vivons en permanence dans l'histoire, et donc ne comptons plus, obstiné à n'être que dans le présent. Alors l'actualité et les affaires, hein... Tel est mon credo. Et je le pense aussi vrai qu'universel. Oui, vrai pour vous comme pour moi. Désolé, mais vous ne pilotez rien de votre vie, perdus que vous êtes dans le Système Gesticulatoire Universel (SGU). Voilà, telle est ma prophétie. Vous pouvez

disposer. *Amen. Ite missa est.*

Je résume à mon collègue toute cette diatribe intérieure en une seule formule lapidaire, sans appel, définitive, immémoriale :
« Groummppff ».

1.4 - Oui, je ne m'intéresse plus qu'à des choses concrètes, palpables. Des trucs immédiats sur lesquels je peux encore agir. Ils sont mineurs, mais il en reste. J'ai la conscience du poisson dans son bocal : trois secondes, un tour de bocal et pffffuit. Pas plus loin que ça.

Par exemple : mon problème de touillette, voici qui est du sérieux, de l'immédiat, du tangible.

Je sais pertinemment que des mecs cagoulés se sont réunis la veille dans une cave pour comploter sur mon dos : « *Lui, ça commence à bien faire. Il faut qu'on le calme. Je soumetts au vote qu'il n'ait plus de touillette jusqu'à nouvel ordre. Il va bien finir par comprendre. Jusqu'à ce qu'il cède. Jusqu'à ce qu'il soit normalisé. Faut qu'on reste fermes pour les touillettes* ». Ils ont voté à main levée : ils ont unanimement décidé pour les touillettes. Je n'en aurai plus. C'est leur décision. Et ils ont éclaté de rire. Je les hais. Un jour, ils s'en mordront les doigts.

Je voudrais bien en croiser un dans une rue sombre et déserte, il paiera pour les autres. Paf un croche-pied. Je l'immobiliserai. Il sera déjà à moitié dans les vapes. Alors qu'il sera allongé sur le trottoir humide, je lui arracherai sa cagoule et je lui verserai lentement mon café froid au goût de tomate sur la figure – ce café du distributeur justement, ce café corrosif pour salariés qui ferait une parfaite arme par destination puisqu'il faut éviter de s'en mettre sur la peau- et oui, je lui ferai payer pour les touillettes, à ce fourbe, à ce mesquin.

1.5 - Mon collègue interrompt ma longue réflexion humaniste.

« Comment ça quelle affaire ? Tu n'en as pas entendu parler ? Le pire c'est que le... Le... La... le madame le ministre est déjà mouillée dedans.

- Ben non. Ça fait vingt ans que je ne regarde plus la télé, du moins que je ne la regarde plus allumée, -et un paquet d'années que je vous le dis d'ailleurs. Et je ne lis plus la presse

et n'écoute plus la radio.*

- Je ne pourrais pas m'en passer...

- Ben, vois-tu, ça me réussit. Regarde, je suis plus tonique. Ma peau a retrouvé de l'éclat. C'est mon secret fraîcheur et l'origine de mon charme animal, magnétique et dévastateur. George Clooney et Brad Pitt me harcèlent pour le connaître. Je reste muet. »

Obnubilé par l'Affaire, il se lance toute de même dans une interminable explication, tout en touillant son café. Les gens sont comme cela aujourd'hui, ils ne se rendent plus compte lorsqu'ils vous ennuiant. Ils sont leur propre chaîne de télé personnelle. Ils émettent. Ils ont leur blog et ils sont un machin multimédia à eux tout seuls, même dans la rue, au restaurant, chez eux en pyjama. Peut-être s'attendent-ils à ce qu'on dégage une télécommande et qu'on les zappe ? Peut-être qu'ils trouveraient ça légitime ? On ne dira jamais assez les dommages collatéraux de la télévision et leurs conséquences sur les comportements. Parfois, lorsqu'un fâcheux me saoule, je m'attends à ce qu'il me diffuse brusquement un spot de pub, parlant soudain plus fort et avec conviction de produits pour avoir son linge qui sent bon le frais ou une chevelure de reine qui tient impec et revient en place même quand on bouge la tête comme une follasse qui chasse une guêpe.

Je guette sa touillette.

1.6 - Apparemment l'Affaire n'a rien d'exceptionnel. Il est question d'argent sale – comme s'il pouvait y avoir de l'argent propre - de politiciens véreux, - comme s'il pouvait y avoir des politiciens honnêtes -, de marchands pourris, - comme s'il pouvait y avoir des marchands vertueux -, de mafia tentaculaire (comme si, etc.), de la presse à côté de la plaque ou alors complaisante (comme si, etc.), d'ouvriers ruinés (comme s'il, etc.), de valeurs, de justice et de principes bafoués (comme si...).

Cela me fatigue déjà alors que mon café même pas mélangé refroidit dans un non-touillage criant et inacceptable.

En fait, le topo que vient de me tracer mon collègue me rappelle étrangement les détails de l'Affaire précédente.

Laquelle déjà ? Impossible de rassembler mes souvenirs. Je ne m'étais pas suffisamment tenu au courant. Enfin bref, cela correspond trait pour trait à l'Affaire d'avant. J'en tiendrais le pari.

Il continue d'aligner les détails, là, comme ça, debout devant le distributeur. J'en ai partout de ses détails et éclaircissements, sur mon tee-shirt, mes pompes... En moins de trente secondes, je patauge dans une mare d'informations précises, objectives et rigoureuses : *les faits*.

« Les médias sont déjà déchaînés. »

En effet, c'est un signe. Un signe de quoi, on ne peut pas savoir, on ne saura même jamais, mais c'est révélateur. J'en conviens en groummppffant.

D'après lui, malgré tous les éléments précis et vagues à la fois dont on dispose, on ne peut toutefois estimer que ce n'est que le début de l'Affaire. Le « pire » reste sûrement à venir ainsi que d'autres révélations « plus pires encore » auxquelles il faut s'attendre... Et la le ministre ? Elle va sauter ? Ca va encore bloquer tous les dossiers ici ? On va encore changer de chefs et de cheffes ?

Je n'en sais rien mon pauvre ami, j'en ai aucune idée, mais je suis bien d'accord avec tout ce que tu me dis. Tu penses...

Alors cette touillette ? m'impatientais-je *in petto*.

Il extirpe enfin le bâtonnet de plastique de son breuvage. J'ouvre la bouche et tendis ma main libre pour lui demander si...

Trop tard. En un éclair, *il a léché sa touillette*.

Sa touillette vient d'être plongée dans cette bouche étrangère qui contient des millions de germes. Avec laquelle il a mangé de la terre étant gosse, avec laquelle il crache, dans laquelle il a eu des caries, avec laquelle il a mangé des carottes râpées, du melon, de la purée de marron, roté de l'ail, sucé ou léché des sexes...

L'horreur.

La touillette est fichue.

Une vague d'accablement m'envahit.

« T'en penses quoi alors de cette affaire ? »

Car il faut en plus que je pense quelque chose de cette affaire ?

Comme ça, un matin alors que je n'ai pas encore bu mon café, que je ne me suis pas encore livré aux ablutions sacrées du touillage ?

« Je n'en pense rien. Ce que je vois, c'est que tu as eu une touillette, et moi pas.

- Et alors ?

- Et alors retiens bien ceci, car c'est la base et on l'oublie trop : tant que les richesses et pouvoirs ne seront pas équitablement partagés dans le monde, ça sera toujours comme ça. Il y aura des embrouilles et des affaires. Des dominants, des dominés. Des nantis et des dépourvus. Des morts fauchés et des vivants enrichis. Ce que je te dis, ce sont *les fondamentaux*. N'oublie jamais ça. Exemple : t'as bien vu que je n'avais pas de touillette ? Hein, tu avais vu ?

- Oui...

- Et t'as léché ta touillette alors que tu aurais pu me la prêter. Comment tu vis cela ? Hein ? Comment peux-tu *assumer* cela ?

- Je n'ai pas réfléchi... Je pensais à l'Affaire. »

Je jubile. Mes démonstrations passée et future allaient être plus que parfaites.

« C'est tout le problème. Cette affaire te fait oublier l'essentiel, c'est peut-être même exclusivement sa fonction : elle te fait omettre la vie, le partage, la solidarité... Elle te détourne, elle te captive... Elle te fascine, *au sens de faisceau*... Tu vois le faisceau, la focalisation ? Ta vue, orientée bien droite ? Les œillères ?... Non ? Bon... Tu oublies la réalité. Et la réalité, la vraie, la brute et la brutale, c'est que moi je n'ai pas de touillette, toi tu en as une, et tu voulais me la prêter et pourtant tu l'as léchée sans réfléchir parce que tu es obnubilé par l'Affaire. Ça c'est la vérité nue, dure, cruelle : *tu n'as pas partagé ta touillette !* Ce que je veux dire, c'est que cette affaire commence à peine que, déjà, tu es manipulé, tu ne contrôles plus tes actes, *tu passes à côté des fondamentaux*. Laisse-moi te le dire en toute amitié, en toute fraternité humaine : tu files un mauvais coton. Alors je vais te donner un conseil, car au fond je ne t'en veux pas, voilà : tant pis je me débrouillerai sans touillette. Je survivrai à cet incident. Mais sois vigilant, vraiment,

je t'en supplie, sois vigilant. Tu m'inquiètes. Les médias vont sûrement vous bourrer le mou avec cette affaire et vous allez tous autant que vous êtes, là, hypnotisés, traverser tout ce bazar dans un état second. Tu vois, ça a même déjà commencé. Tu accuses déjà les symptômes. »

Il me dévisage d'un air figé. Je me demande si je n'ai pas balancé trop de messages complexes à assimiler d'un coup. Si ma position, quoique légèrement radicale, n'est pas trop dense pour un esprit moyen habitué à raisonner devant la télévision. *Tant pis, me dis-je, il faut adopter une stratégie de survie, l'époque est sans pitié. Tu dois essayer d'aider ton entourage dans la mesure de tes moyens.* Et peut-être même que sur ce coup-là l'ai-je rattrapé à temps au bord du gouffre. Oui, peut-être que je viens de le sauver, après tout.

L'avenir le dira.

1.7 – Sur ces mots, je bois d'un trait mon café même pas mélangé en me brûlant la langue, je maudis la couche de sucre restée dans le fond du gobelet, jette mon gobelet dans la poubelle débordante et sors du local.

Impérial. Superbe. Grandiose. Prédicateur.

Ce n'est pas tout ça, mais une belle journée commence en Occident et je dois y participer.